

l'aide d'une échelle qu'il avait apposée du dehors les surprit dans les bras l'un de l'autre. Il saisit son fusil attaché au mur. La femme s'interposant entre lui et son amant, ce dernier a eu le temps de gagner la porte et de se sauver lâchement en traversant d'un pied rapide un souterrain aboutissant au dehors.

Resté seul avec sa femme, qui lui demandait en grâce d'épargner le fugitif et de ne pas se mettre à sa poursuite, Gueidan tourna toute sa fureur contre elle.

Rejetant son fusil loin de lui, ne voulant pas, sans doute, s'en servir contre une femme, il s'empara d'une chaise grossière, et la poursuivant d'abord dans la cuisine, puis dans une chambre voisine, il se mit à la frapper violemment sur la tête et les épaules jusqu'à ce qu'elle fut tombée dans cette dernière pièce et que la chaise se fut brisée en morceaux; puis, avec un des gros pieds ronds de cette chaise, malgré ses prières, ses larmes et ses cris, il acheva de la tuer.

Dans sa rage, il lui avait déchiré tous ses vêtements et les lui avait arrachés lambeaux par lambeaux jusqu'au dernier.

C'est dans cet état de complète nudité, la tête fracassée, les cheveux encore noirs et abondants, tordus et rejetés en arrière, au milieu des débris de chaise et de vêtements tout ensanglantés, qu'elle a été, paraît-il, retrouvée par les premières personnes accourues sur les lieux et notamment par son frère, que le mari avait envoyé chercher pour le prévenir du malheur qu'il venait de faire.

Quant à lui, l'air morne et implacable, il ne paraissait éprouver ni remords, ni regrets. N'étant vêtu que d'un pantalon et d'une chemise en toile grossière, il était couvert de sang des pieds à la tête, ses mains et ses bras surtout, les manches de la chemise étaient relevées jusqu'au coude.

La justice étant arrivée, le beau-père et le gendre ont été mis en état d'arrestation. Ce dernier, qui paraissait tout honteux et troublé, aurait, dit-on, protesté de son innocence.

Gueidan, qui avoue son crime et en raconte froidement toutes les circonstances, est un vieillard de petite taille, sec et nerveux, l'air éveillé, très vert et très énergique, malgré ses 64 ans bien sonnés et ses cheveux blancs.

Carrière, qui a 35 ans, est un vigoureux gars de village, de taille moyenne, fort, frais et replet, mais à l'air peu intelligent.

La victime était une robuste et grasse paysanne, aux traits fortement accentués, dont la conduite de bonne heure avait été légère, au tempérament de feu comme on en trouve sous le ciel du Midi, et dont l'âge n'avait pu encore amortir les passions.

CATASTROPHE SUR LE SOUND.

Un terrible malheur est arrivé dans la nuit de jeudi à vendredi sur le Sound. Il était environ quatre heures du matin. Une tempête effroyable était déchaînée. Les eaux, le ciel, les rivages, étaient confondus dans d'impénétrables ténèbres. Les vagues roulaient aussi hautes et plus courtes, plus violentes qu'en pleine mer. Le vent fouettait des torrents de pluie qui traversaient l'air en sifflant comme des lanières; bref c'était un déchaînement de tous les éléments désordonnés.

A cette heure redoutable un steamer de la Providence Steamship Company, le *Métis*, allant de New-York à Providence, se trouvait à six ou huit milles de terre, au large de Watch Hill, Rhode Island, s'efforçant de doubler la Pointe Judith, point où la navigation est très dangereuse, les vents du Sud-Est y poussent tous les poids de la mer, qui va bondir sur les brisants avec une violence effrayante.

Tandis que le *Métis* luttait dans l'obscurité contre le vent et la mer en se tenant autant que possible au large de la côte, une goélette restée inconnue, dont on n'a pas eu de nouvelles depuis, et qui peut-être a elle-même sombré sur place, est venue se jeter sur lui par le travers avec la force d'un bélier poussé par une puissance incalculable, et lui a crevé le flanc au dessous de la flottaison. Le *Métis* a commencé à se remplir avec une rapidité effrayante. Il y avait à bord cent cinquante passagers et quarante-cinq hommes d'équipage. Tous se précipitèrent sur le pont dans une condition inexprimable. Mais bientôt la scène devint plus terrible encore. Toute la partie inférieure du bâtiment, la cale, les machines, la coque, se détachèrent et coulèrent, tandis que le pont, les roofs, les cabines, restèrent à flot, secoué par le vent, balayés par la vague, roulant bord sur bord. Des heures se passèrent ainsi; puis vers huit heures, toute cette épave à laquelle étaient attachées des grappes de naufragés, a dérivé à la côte et s'est échouée sur la plage un peu au-dessous d'Ocean House.

Il est plus aisé de comprendre que de décrire la scène qui s'était passée et celle qui a suivi sur ce radeau en détresse. A chaque instant disparaissait quelqu'un des infortunés qui y étaient entassés, et ceux qui ont été assez heureux pour arriver à terre se cherchaient et se comptaient, chacun ayant été séparé des amis ou des parents avec qui ils s'étaient embarqués.

Plusieurs steamers ont été dépêchés au secours des naufragés. Le *Stonington*, de la ligne de ce nom, a recueilli la plupart de ceux qui ont pu être sauvés. Le côtre de la douane *Mocassin* s'est aussi pressé au sauvetage; enfin on pense que quelques bâtiments de passage ont pu prêter une aide efficace. En somme, à l'heure où nous écrivons, on estime que soixante et quinze personnes ont péri. Parmi les survivants on compte le capitaine Burton, de Bristol, Rhode Island, qui commandait le *Métis*, et M. George B. Hall, agent de la Providence and New-York steamship Company, à qui il appartient.

Tout le matériel que contenait le navire est perdu.

FAITS DIVERS.

Un ami du journal écrit de Waterville, comté Compton, à la date du 23 août, ce qui suit: Je vous envoie aujourd'hui quelques notes sur la maladie de Catherine Acoïn, épouse de Joseph Gilbert, de Waterville, décédée le 27 juillet dernier à l'âge de 41 ans. Elle eut sa première maladie à l'âge de 22 ans, et cette maladie dura 9 mois; la deuxième à l'âge de 25 ans, durée 5 mois; la troisième, à l'âge de 30 ans, durée 2 ans et 10 mois; la quatrième, à l'âge de 37 ans, durée trois ans et demi. Cette maladie était une hystérie léthargique.

La première fois qu'elle tomba malade, elle devint bien faible et finit par perdre complètement la raison et l'usage de la parole. La deuxième fois tout se passa de la même manière que la première fois. La troisième fois, encore pareil, si ce n'est qu'elle n'a pas parlé du tout et qu'elle a été souvent pendant plusieurs jours sans rien prendre. Dans l'espace de 39 jours elle ne prit qu'un biscuit, une tasse de lait et autant de thé de bœuf. La quatrième fois elle fut 5, 8, 10, 15, 17 et jusqu'à 19 jours sans prendre ni eau ni nourriture et sans parler. Les gens de la maison étaient obligés de la mener comme une véritable machine; elle restait assise tant qu'on voulait, ou

couchée, pareillement. Elle ne demandait jamais rien. Elle n'avait pas même l'idée d'écarter les mouches de dessus sa figure.

Pour la faire manger, on lui mettait dans la main une fourchette ou une cuillère, et presque toujours une fois que la première bouchée était prise elle mangeait seule et plantait son instrument toujours à la même place.

Après chacune de ses maladies elle a recouvré l'usage de la parole, à l'exception de la fin de son dernier sommeil; elle n'a pu alors ni parler, ni marcher, mais elle avait parfaitement sa connaissance.

Elle tombait dans cette léthargie toujours 2 ou 3 mois après la naissance de son deuxième enfant. Entre la naissance et le sommeil elle devenait très-bien, mais d'une heure à l'autre toute la machine était sans dessus-dessous. Il y avait trois mois et demi qu'elle avait sa connaissance lorsqu'elle mourut.

Quelqu'un lui ayant demandé comment elle se trouvait lorsqu'elle revenait à elle, elle répondit que ça produisait sur elle le même effet que l'éveil après le sommeil de la nuit.

Le temps que durèrent ses léthargies, ne lui paraissait que quelque peu plus long qu'une nuit. Une fois son mari avait semé du seigle; lorsqu'elle s'endormit le seigle était épié. Au bout de trois ans, le printemps à la fonte des neiges, la première parole qu'elle dit à son mari en s'éveillant fut: Le seigle doit être mûr, il doit être temps de le couper. Telles sont les choses que j'ai pu recueillir de la bouche même de son mari.

Nouveau Monde.

Le *Courrier des Alpes* raconte en ces termes une scène qui a failli avoir un horrible dénoûment:

Au pied de l'ancien château-fort de Miolans, perché dans les nues comme un nid d'aigle et dominant toute la vallée de l'Isère, est un village où habite avec son fils, âgé de dix sept ans, la veuve Charbonnier; le château, appartenant à la succession de M. Guiter, est gardé par un locataire nommé Gaidioz, homme bizarre et ayant de fâcheux antécédents judiciaires.

Dans la journée de vendredi dernier, Gaidioz, après avoir fait deux visites à la veuve Charbonnier, est parvenu, à force de sollicitations, à conduire au château le fils de celle-ci, sous prétexte de lui faire voir dans un souterrain une certaine dalle en marbre, couverte, disait-il, de caractères étranges.

Après avoir laissé partir des touristes qui visitaient les ruines, Gaidioz, introduisit Charbonnier dans un escalier de neuf marches aboutissant à un couloir très bas, ouvrant lui-même sur un vaste souterrain. Au fond est une croix composée de vieux ossements, et devant la croix une lampe éteinte.

Inquiet des allures de son conducteur et effrayé de l'obscurité, Charbonnier cherchait hâtivement à faire partir une allumette, lorsque tout à coup il entendit le bruit sec de l'acier; un corps froid frôla sa tête, le coup part. Heureusement il était mal dirigé, le cuir chevelu et le haut de l'oreille avaient seuls souffert.

Alors une lutte horrible et corps à corps a commencé entre ces deux hommes, l'un suppliant, criant grâce et pitié, l'autre menaçant et furieux.

Après avoir échappé à un second coup de pistolet tiré à bout portant, Charbonnier, exaspéré par le danger, a fini par terrasser l'assassin; puis, pour le mater complètement, il lui a porté de violents coups de sabot sur la figure, et, l'ayant mis enfin hors d'état de nuire, il s'est échappé en toute hâte de cette oubliette profonde, qui n'avait jamais été le théâtre d'une aussi horrible scène.

La gendarmerie a dû, pour ainsi dire, faire le siège du château, afin de s'emparer de Gaidioz, qui avait eu soin de barricader parfaitement la grande porte.

Un charretier anglais vient d'être condamné à cent francs d'amende pour avoir donné un coup de fouet à un garde républicain, à Paris. Le charretier voulait prendre la liberté grande de passer dans une allée de bois de Boulogne; mais comme les règlements défendaient de passer dans cette allée, le garde arrêta le cheval de notre anglais. Celui-ci trouva le procédé un peu leste et lui flanqua un joli coup de fouet—dans la figure, s'il vous plaît—l'homme de police ébahi.

De là procès.

L'avocat de l'anglais trouva un ingénieux moyen de défense. Il dit qu'en Angleterre, l'acte du garde était regardé par les charretiers comme une insulte sanglante et que la police elle-même n'osait se rendre coupable d'une pareille indécence. Il ajoutait qu'ainsi il était tout naturel que son client perdît patience. Ajoutez pour finir, qu'il est encore plus naturel que le charretier perdit ses cent francs.

Un français entreprenant, M. Delahante, a complètement changé l'aspect de Venise; il a réussi à en faire une des places les plus gaies de l'Italie. Le Lido est transformé en une place de bains délicieusement décorée et entourée de cafés et de restaurants.

La fête de la Délivrance vient d'être célébrée avec toute la splendeur des anciens temps. Suivant l'usage antique et solennel, toute la population de Venise passa la nuit en gondole afin de saluer le soleil levant. C'était féerique. Les gondoles étaient environnées de lumières bleues, rouges, jaunes et dix mille dames charmantes, couvertes de diamants et de pierres précieuses chantaient et faisaient de la musique dans ces gondoles. Lorsque le soleil se leva, ce fut un spectacle sublime: des milliers et des milliers de voix poussèrent un cri formidable, toutes les cloches de la ville se mirent en branle et les divers corps de musique entonnèrent l'*Hymne du matin*.

La Session qui vient de finir a produit de magnifiques résultats au point de vue de la législation; mais nous devons ajouter qu'en fait d'éloquence, cette session a été relativement pauvre. Les débats ont été conduits de part et d'autre avec un calme et un décorum qui fait le plus grand honneur au peuple anglais.

Les chefs de chaque parti ont été bien silencieux durant toute la session, ce qui expliquerait la réserve des soldats.

M. Disraeli n'a pas fait une opposition active au ministère, il l'a fort peu critiqué; mais nous pouvons dire en toute vérité qu'il n'éprouve pas une admiration extraordinaire pour M. Gladstone et ses collègues: les violents discours qu'il a prononcés contre eux en dehors du Parlement le prouvent surabondamment.

M. Gladstone s'est exclusivement occupé de la conduite générale de son parti et a agi avec la plus grande prudence et la plus grande modération. Ses collègues l'ont très-bien imité. Pourtant, la première nuit de la session avait laissé prévoir bien des orages. Il s'agissait des dommages indirects réclamés par nos bous amis les Américains; l'adresse en disait un mot et de

là un déchaînement épouvantable contre les prétentieux mirobolantes de la jeune Amérique. M. Gladstone lui-même était sorti des gonds, mais heureusement le calme se rétablit et la chambre continua de siéger depuis avec une bonne entente, à peu près semblable à celle qui règne dans un pensionnat de jeunes filles.

Quoique les membres Irlandais et Ecossais se soient plaints de temps à autre de la négligence du Parlement, nous devons dire, pour être juste, que cette session a produit de fort bons résultats. La conduite des affaires a été grandement facilitée, grâce aux séances de Lundi.

On sait que ces séances du lundi sont une innovation que M. Gladstone eut bien de la peine à obtenir.

Il voulut en obtenir d'autres, mais la chambre n'y consentit pas; nous parlons, bien entendu, de changements dans les règles, ou, si on l'aime mieux dans la Procédure de la chambre. La plupart des membres se seraient cru morts s'ils avaient consenti à amender des règles qu'ils suivent depuis si longtemps; mais cela est peu de chose, car en somme M. Gladstone doit être satisfait de la conduite de la chambre durant la session qui vient de finir.

A. C.

NOUVELLES GÉNÉRALES.

Les partisans de Grant dans l'Etat de Pennsylvanie ont soutcrit cinq millions de piastres pour le succès de son élection. Un certain Simon Cameron s'est inscrit pour la modeste somme d'un million, et le reste a été promptement souscrit par d'autres capitalistes. Si les autres Etats suivent l'exemple de la Pennsylvanie, il est évident que les amis de Grant et de Greeley dépenseront plus de cent millions dans le choix d'un président.

Le correspondant du *Herald* à Ottawa donne à entendre que Sir Francis Hincks a l'intention de se retirer dans la vie privée, que c'est là son désir, mais qu'il est douteux que ses amis puissent se dispenser de ses services.

Sir John A., en devenant membre du Conseil Privé de Sa Majesté, a le droit de joindre à son nom les mots: *Le Très-Honorable*. Un journal de cette ville fait observer que c'est le premier colon qui ait été honoré d'une semblable faveur par les autorités impériales.

Dans une entrevue avec les commissaires de la Propagation, Thiers aurait dit: J'aurais voulu introduire en France la constitution britannique, mais nous ne devons plus y penser.

Il nous a fallu traverser l'Atlantique et, ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'emprunter aux Américains ce qu'il nous manque.

L'hon. M. Howe est passé l'autre jour par St. Jean, N.-B., en route pour la Nouvelle-Ecosse. Sa santé s'est beaucoup améliorée durant son séjour aux Etats-Unis, mais il est loin d'avoir sa vigueur d'autrefois. Le *Telegraph* de St. Jean suggère dans le cas où Sir Hastings Doyle résignerait sa position de gouverneur, d'offrir cette charge à l'hon. M. Howe, qui, dit-il, réunit toutes les qualités nécessaires pour la remplir dignement.

Le *Telegraph* de Saint-Jean, N.-Y., recommande la nomination de l'hon. M. Howe, qui est maintenant beaucoup mieux, au poste de gouverneur du Nouveau-Brunswick. Il appert que Sir Hastings Doyle aurait manifesté le désir de donner sa démission, aussitôt que possible.

L'auteur de *La Prusse et la Russie*, livre dédié à Bismark, "Genève," prophétise que les terribles événements qui ont marqué les années 1870-71, ne sont que le prélude d'une lutte immensément plus sanglante qui inondera de sang le centre de l'Europe, et ce, d'ici à 1880. D'après le titre du livre, il est aisé de voir entre quelles races la guerre devra commencer. L'auteur prétend que la Prusse et la Russie devront bientôt s'engager dans un combat à outrance pour obtenir la suprématie dans le centre de l'Europe et que ces deux puissances se préparent en silence à la lutte gigantesque qui doit avoir lieu.—Des tendances anti-germaniques bien connus du Czarévitch, l'auteur conclut que la mort du Czar sera le signal de la guerre en Europe, si même elle n'éclate du vivant de l'empereur des Russies. L'un des résultats de cette lutte, toujours d'après le livre dont nous parlons, sera le rétablissement dans son antique splendeur de l'infortunée Pologne.

L'auteur prétend que ce résultat est certain.

VARIÉTÉS.

On avait défendu à un régiment dans la bataille de Spire, de faire quartier. Un officier allemand demanda la vie à un des nôtres, qui lui répondit: "Monsieur, demandez-moi toute autre chose; mais pour la vie il n'y a pas moyen."

L'ingénuité maligne de Piron fut en partie la cause qui l'exclut de l'Académie française. "Je ne pourrais, disait-il, faire penser trente-neuf personnes comme moi, et je pourrais encore moins penser comme trente-neuf."

Un bourgeois, riche, avare, méchant, avait fait bâtir une belle maison; il avait fait graver au-dessus de la porte: "Que nul méchant n'entre par cette porte." "Un jeune homme, lisant cette inscription, dit: "Et par où donc entrera le maître."

Une dame de qualité, fort maigre, étant venue avec un habit vert à un bal que donnait Henri IV. "Je vous suis obligé, lui dit le roi, d'avoir employé le vert et le sec pour faire honneur à la compagnie."

Quelques chevaliers de Malte raisonnaient un jour du danger dont ils semblaient être menacés par les Turcs, qu'on disait venir sourdement sur eux avec cent mille hommes. L'un de ces chevaliers se nommait Samson, il avait le malheur d'être de fort petite stature et tout ratatiné. Il arriva que quelqu'un de la compagnie dit en plaisantant: "Messieurs, quelle raison y a-t-il de s'alarmer? N'avons-nous pas un Samson parmi nous? Il sera seul suffisant pour détruire toute l'armée des Turcs." Ce discours ayant excité une grande risée, le gentilhomme nain répliqua aussitôt: "Vous avez raison, monsieur, mais pour réussir plus sûrement, je devrais avoir une de vos mâchoires, et et alors je ferais des miracles."